

# L'industrie américaine : simple rebond ou renaissance ?

Thibaut Bidet-Mayer, Philippe Frocrain

Préface de Louis Gallois

# **L'industrie américaine : simple rebond ou renaissance ?**

**par Thibaut Bidet-Mayer et Philippe Frocrain**

# Résumé exécutif

## La sortie de crise : rebond ou renaissance ?

Les Etats-Unis ont dominé l'industrie mondiale pendant un siècle avant d'être dépassés par la Chine en 2010. A l'image de nombreux pays développés, l'économie américaine a vu l'importance de son industrie diminuer au cours des dernières décennies. Plus de 8 millions d'emplois industriels ont été détruits entre l'apogée de 1979 et 2011, sous l'effet d'importants gains de productivité, de l'externalisation d'emplois à des entreprises spécialisées, mais aussi d'une perte de compétitivité vis-à-vis des pays à bas coûts de main d'œuvre et de la vague de délocalisations qui s'en est suivie. En particulier, le déficit commercial par rapport à la Chine dans les produits manufacturés a été multiplié par 31 entre 1990 et 2013 et représente plus des deux tiers du déficit manufacturier américain.

Depuis 2010, la tendance semble s'être retournée. La production industrielle a retrouvé début 2014 son niveau d'avant la crise et quelque 850 000 emplois industriels ont été créés. Ce dynamisme fait de nombreux envieux dans les pays qui, comme la France, assistent au délitement continu de leur industrie. Aux Etats-Unis, le mot «renaissance» a été abondamment repris, avec soulagement et fierté, pour caractériser cette reprise du *manufacturing*.

Ce terme nous paraît toutefois prématuré voire trompeur : la renaissance suppose en effet une amélioration structurelle durable de la situation de l'industrie. Or la croissance récente compense à peine la saignée qu'a représentée la période 2008-2009, rebaptisée Grande Récession. Par ailleurs, l'embellie n'est pas générale : les secteurs industriels suivent des trajectoires très contrastées, tout comme les différentes parties du territoire américain. Enfin et surtout, c'est à tort selon nous que cette croissance est attribuée à un regain de compétitivité : le sursaut de l'industrie américaine est d'abord un rebond autocentré.

## L'invisible regain de compétitivité

L'industrie manufacturière américaine bénéficie, depuis bien avant la crise, d'une excellente compétitivité-coût. Le coût unitaire de la main-d'œuvre a baissé de 15 % entre 2002 et 2011, alors qu'il augmentait (en dollars) de 80 % en Italie, 53 % en France, 43 % en Allemagne. Même en tenant compte des effets de change, la modération salariale dans l'industrie manufacturière fut plus importante outre-Atlantique qu'en Allemagne. Les industriels américains bénéficient également de l'abondance d'une énergie bon marché. Aux Etats-Unis, l'électricité est globalement deux fois moins coûteuse qu'en Europe ou au Japon pour les industriels, et ce depuis longtemps. De plus, depuis la mise en exploitation de nombreux gisements de gaz de schiste, le gaz naturel y est lui aussi devenu deux à trois fois moins cher.

Toutefois, contrairement à ce que suggèrent de nombreux commentateurs, la reprise d'après 2008 ne semble pas avoir été le fruit d'une compétitivité accrue. En effet, le déficit commercial dans les biens manufacturés, structurel depuis le début des années 1990, s'est réduit durant la crise avec le ralentissement du commerce mondial, mais il n'a cessé de se dégrader jusqu'en 2014 et représente 566 milliards de dollars<sup>1</sup>. L'augmentation de l'excédent commercial dans les services ainsi que la baisse de la facture énergétique ont eu tendance à masquer cette réalité dans de nombreuses analyses.

En réalité, seuls deux secteurs industriels se distinguent nettement des autres par l'amélioration de leur solde commercial. Il s'agit de l'industrie aéronautique et des produits pétroliers raffinés. Le premier est historiquement un fort contributeur aux exportations américaines grâce à l'implantation d'entreprises comme Boeing. Leur activité a bénéficié du redémarrage du marché mondial et les exportations du secteur ont atteint en 2014 un nouveau record à 137 milliards de dollars. Le second a pour sa part tiré profit d'un récent et impressionnant *boom* des pétroles non conventionnels. Hormis ces deux exceptions, la quasi-totalité des autres secteurs présentent un déficit commercial qui se dégrade. En particulier, le déficit s'accroît dans des secteurs comme l'automobile, dont la production a pourtant fortement rebondi depuis 2009, ou les produits informatiques et électroniques, qui sont restés très dynamiques sur les dernières années. Au total, la part des importations dans la consommation américaine de biens manufacturés est passée de 27 % en 2007 à 29 % en 2013.

---

1 - Rappelons que le déficit commercial français dans les biens manufacturés est d'environ 46 milliards de dollars et que le solde commercial européen est positif.

Certes, quelques cas de relocalisations font sensation dans les médias et alimentent de nombreuses publications. Pourtant, leur poids n'apparaît pas déterminant. L'estimation, probablement optimiste, de la Reshoring Initiative évalue à 100 000 les créations d'emplois manufacturiers liées aux relocalisations entre 2010 et 2013. Cela compense tout juste les délocalisations intervenues sur la même période. De nombreuses firmes, en particulier dans le secteur des hautes technologies, ont annoncé qu'elles allaient rapatrier des activités sur le sol américain mais n'ont jamais sauté le pas en raison des nombreux obstacles qu'une telle démarche rencontre.

Le propos n'est pas ici de nier que l'industrie américaine soit compétitive mais de contester que le « miracle » récent de l'emploi industriel puisse être attribué à une amélioration drastique de l'offre.

## **Un rebond autocentré et hétérogène**

C'est principalement une dynamique autocentrée de rattrapage, reposant sur la vigueur de la demande, qui a permis à l'industrie manufacturière américaine de se relever après la Grande Récession. Le retour du crédit et de la confiance, stimulé par une politique monétaire accommodante, les investissements du secteur énergétique, entre autres facteurs, ont incité les consommateurs et les firmes américaines à réaliser d'importants achats de biens durables qu'ils avaient reportés en raison de la crise. Ainsi, les secteurs pour lesquels la valeur ajoutée et l'emploi sont en plus forte croissance sont aussi ceux qui ont été les plus durement touchés pendant la crise, à l'image de l'industrie automobile dont la valeur ajoutée a progressé de plus de 30 % par an entre 2010 et 2013. Le soutien des administrations Bush et Obama au secteur et en particulier à Chrysler et General Motors fut décisif. La chute de ces empires aurait emporté un nombre colossal de fournisseurs, avec le risque de voir du même coup les capacités de production de l'écosystème industriel américain se dégrader subitement.

D'autres secteurs ont connu des croissances importantes entre 2010 et 2013 à l'image des métaux primaires (9,1 % par an en moyenne), les machines (5 %), les produits informatiques et électroniques (4,5 %), ainsi que les produits métalliques (4,3 %). Le plus gros secteur industriel en termes de valeur ajoutée, la chimie, ne s'est pas encore remis de la Grande Récession. Ce secteur est dans une phase de transition, la mise en service de capacités de production additionnelles destinées à tirer profit du faible coût du gaz naturel ne débutant qu'à partir de 2015.

Par ailleurs, on constate depuis 2010 que les principaux gains en emplois manufacturiers sont concentrés dans six Etats (Michigan, Texas, Indiana, Ohio, Washington et Wisconsin), c'est-à-dire dans les zones qui concentrent l'activité des secteurs en croissance.

Le caractère hétérogène de la reprise, sur les plans sectoriel et géographique, est donc frappant.

## Un comeback du *made in America*?

Après dissipation des effets de rattrapage, l'industrie devrait poursuivre sur une bonne tendance en 2015 et 2016 grâce à une consommation soutenue et des investissements importants. L'emploi et la production devraient donc progresser régulièrement dans les prochaines années puis marquer le pas, pâtissant à terme du ralentissement de la croissance dans le secteur des matériels de transport.

Allons-nous assister à un retour massif des activités de production aux Etats-Unis ? Certes, les divergences mondiales des prix continueront de favoriser une redistribution de la production de biens intensifs en énergie, au profit des Etats-Unis et du Moyen-Orient, et au détriment de l'Union européenne. L'Agence internationale de l'énergie estime ainsi qu'entre 2011 et 2035, la part de marché de l'UE à l'export passera de 40 à 30 % pour les produits chimiques et de 16 à 7 % pour les métaux non ferreux. Mais les Etats-Unis ne seront pas la seule région du monde, loin de là, à rapatrier ces activités, l'attractivité étant largement multifactorielle. Concrètement, les parts de marché américaines ne devraient pas augmenter de manière drastique : passant de 13 à 15 % pour les produits chimiques, et de 5,25 à 6,5 % pour les métaux non ferreux. Il y a donc bien des gains à attendre en termes de production et d'exportations pour les secteurs intensifs en énergie américains, mais ils ne seront pas aussi spectaculaires que certains l'annoncent aujourd'hui.

Pour tous les autres secteurs manufacturiers, les coûts croissants de gestion des chaînes de valeur mondialisées, associés à un recentrage de l'économie chinoise sur son marché intérieur, pourraient favoriser un certain retour du *made in USA*. On observe en outre une montée en puissance des investissements chinois à destination des Etats-Unis à partir de 2010, date à laquelle ils ont dépassé le seuil – certes modeste mais symbolique – du milliard de dollars. Ils ont depuis enregistré une progression fulgurante, en se concentrant très largement dans l'industrie (76,2 % des investissements réalisés entre 2002 et 2014). Les cas anecdotiques de relocalisations pourraient dès lors être les prémices d'un retour

des activités délocalisées ces dernières décennies. Cette perspective reste toutefois aujourd'hui incertaine et controversée. Plusieurs observateurs conjecturent par exemple que le Mexique, hinterland-atelier américain, serait le grand gagnant du rééquilibrage économique entre la Chine et les États-Unis.

La question du leadership américain dans le domaine du numérique prête également à débat. Le déficit de la balance commerciale dans les produits de technologie avancée n'a cessé de se creuser depuis le début des années 2000 et amène certains commentateurs à remettre en cause la suprématie de l'industrie high-tech américaine. D'autres argumentent du fait que le secteur industriel n'est aujourd'hui encore qu'au début d'un processus de profonde transformation. Ils rappellent que le logiciel et les applications représentent une grande partie de l'activité du secteur des TIC et qu'une analyse se limitant aux produits est nécessairement incomplète. La diffusion du numérique bouleverse les modes de production et les marchés pour de nombreuses activités, repoussant les limites entre industrie et services. Les États-Unis n'auraient ainsi rien perdu de leur domination, bien au contraire.

Quoi qu'il en soit, l'industrie manufacturière américaine devra surmonter de nombreux obstacles dans les années à venir. Premièrement, à force d'avoir éloigné les activités de production, les entreprises américaines vont devoir «réapprendre à produire», ce qui suppose entre autres de rebâtir des écosystèmes performants entre donneurs d'ordres et sous-traitants. Deuxièmement, elles pourraient voir menacée leur domination dans la recherche et l'innovation, du fait là encore d'un éloignement prolongé entre les zones de conception et de fabrication. Se pose ensuite la question de la soutenabilité des pratiques de modération salariale, au regard de l'augmentation des inégalités sociales et des tensions afférentes. Enfin, l'industrie souffre d'un déficit de main-d'œuvre qualifiée, notamment de techniciens spécialisés, qu'elle peine aujourd'hui à combler en raison de la mauvaise image dont elle souffre dans l'opinion.